

L'art du détail comme planche de salut

Éric Plamondon, *Mayonnaise*, Le Quartanier, 2012, 212 p.

Laurence Côté-Fournier

Volume 54, Number 1 (297), Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67951ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté-Fournier, L. (2012). Review of [L'art du détail comme planche de salut / Éric Plamondon, *Mayonnaise*, Le Quartanier, 2012, 212 p.] *Liberté*, 54(1), 33–33.

L'art du détail comme planche de salut

Pièce centrale de sa trilogie « 1984 », le deuxième roman d'Éric Plamondon poursuit son exploration de la culture de la côte ouest américaine.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

AU CŒUR DU BAZAR qu'est le roman *Mayonnaise*, Éric Plamondon se promène entre deux destins, celui de l'écrivain Richard Brautigan, qui a mis fin à ses jours d'une balle dans la tête en 1984, et celui de Gabriel Rivages, quadragénaire se désolant en 2009 d'une vie qu'il estime ratée. Comme la citation de Camus mise en exergue l'indique, *Mayonnaise* se place d'entrée de jeu sous le signe du « seul problème philosophique sérieux », le suicide.

ÉRIC PLAMONDON
Mayonnaise,
Le Quartanier, 2012, 212 p.

Pour repousser la part de noirceur qui le menace, Rivages trouve néanmoins une planche de salut : la curiosité. C'est d'ailleurs cette qualité qui propulse ce roman fait de fragments hétéroclites, alliant recettes (de mayonnaise, bien entendu), détails biographiques et anecdotes diverses pour rendre un hom-
mage bien personnel à Brautigan et à son œuvre.

Mayonnaise multiplie en effet les chutes et les ruptures de ton, les passages loufoques et les éclats de vies

douloureux, à la façon de l'auteur de *Trout Fishing in America*. La simplicité des phrases et la brièveté de chaque chapitre confèrent au roman une vélocité étourdissante, et malgré l'énorme territoire couvert à force d'allers-retours entre les lieux et les époques, la cohérence du projet n'est jamais perdue. Comme dans *Hongrie-Hollywood Express*, premier volet de la trilogie *1984* bâti autour de Johnny Weissmuller, Éric Plamondon braque les projecteurs sur une vie construite en forme de parabole mathématique, dans laquelle un jeune homme issu d'un milieu populaire connaît la gloire,

puis une lente déchéance. Tandis que Weissmuller a incarné un temps une Amérique florissante grâce à ses multiples records olympiques et à son rôle de Tarzan au grand écran, Brautigan trouve au contraire sa place dans la contre-culture, dont il verra peu à peu s'éteindre l'idéal. Les échecs respectifs des deux héros donnent certainement à méditer sur les écueils du rêve américain, mais Plamondon a l'intelligence de ne pas appuyer le commentaire, et de plutôt creuser les marges de l'Histoire pour déployer sa vision.

De ce parti pris découle un roman sur le destin fait de causes improbables et de détails anodins, dont l'aspect disjoncté désamorce toute complaisance. Les images employées pour parler du sens de la vie ou de l'écriture, celles de la pêche à la truite ou de la préparation d'une mayonnaise maison, ressemblent le plus souvent à des boutades, leçons de modestie et de simplicité. Plamondon réussit ainsi, grâce à l'admirable architecture de son roman et à la vivacité de son œil, à créer quelque chose d'infiniment rare : une œuvre à la fois épique et intime, qui donne le sentiment de contempler la marche de l'humanité en observant un objet de la grosseur d'un dé à coudre, là où Philippe Djian disait que Brautigan pouvait faire tenir une tragédie grecque.

L'emploi de la liberté

Redécouverte d'un roman d'émancipation hélas toujours d'actualité.

DANIEL LETENDRE

LAURA FALLU près de cinquante ans pour qu'un éditeur propose une traduction française du troisième roman de John Berger, *Corker's Freedom*, cadeau que Lux a offert aux lecteurs en février dernier. Pourtant Berger n'est pas le premier venu : récipiendaire du Booker Prize en 1972 et concepteur, pour la BBC, d'une série reconnue sur l'histoire de l'art (*Ways of Seeing*), l'écrivain, qui habite en France depuis une quarantaine d'années, s'inscrit dans la lignée des « hommes de lettres » : marxiste assumé, Berger est à

JOHN BERGER
La liberté de Corker,
Lux, 2011, 300 p.

la fois poète, peintre, essayiste, collaborateur au *Monde diplomatique*, etc. Devant une pareille feuille de route, on ne peut que s'étonner de l'intervalle immense qui sépare la parution du roman et sa traduction.

Peut-être faut-il chercher dans cette omission des raisons qui renverraient au contexte littéraire français d'alors, fasciné par les propositions intellectuellement et stylistiquement riches du Nouveau Roman et du formalisme de *Tel Quel*. Car bien que *La liberté de Corker* soit formé presque exclusivement des pensées

des personnages, il reste que le roman repose sur des questionnements qui ont été ceux des écrivains existentialistes des années trente à cinquante (la liberté par rapport aux impératifs sociaux, la responsabilité, etc.) – ce qui a pu sembler convenu aux lecteurs d'alors.

Pourtant, ce roman est davantage une critique qu'une illustration des thèses existentialistes. Le cynisme de l'auteur fait grincer les articulations et la pensée du texte et oblige le lecteur à considérer autrement la visée du roman. Corker est en effet placé dans une position intenable, lui qui désire s'émanciper d'une sœur et d'un travail qui l'enferment dans une routine,

alors qu'il passe ses journées à chercher un emploi, et donc à travailler pour des gens qui possèdent un bout de la liberté dont précisément il rêve. Par ailleurs, l'inventivité narrative, qui expose non seulement les réflexions du personnage, mais toutes les structures de son esprit (fantasmes, auto-censure, certitudes, etc.) sans égarer le lecteur dans un flux de conscience artificiel, accentue cette division intime qu'on croit insoluble.

Alors pourquoi traduire ce roman maintenant ? Parce que l'histoire de cet homme prisonnier de ses habitudes, qui décide d'abolir la division entre le « ce qu'il faut » et le « ce dont j'ai envie » a une résonance formidable à notre époque où il manque toujours quelques heures aux jours, où les obligations quotidiennes grugent notre sentiment de libre arbitre ; surtout, parce que l'ironie de l'auteur, qui oblige Corker, après une suite de malheurs, à voler les touristes européens plutôt qu'à faire le touriste lui-même, nous rappelle que la seule liberté possible est celle qui ne peut être prévue.